

## Lettre de Frédéric II à D'Alembert, 4 octobre 1768

Expéditeur(s) : Frédéric II

### Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

### Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### Citer cette page

Frédéric II, Lettre de Frédéric II à D'Alembert, 4 octobre 1768, 1768-10-04

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 05/12/2025 sur la plate-forme EMAN :  
<https://eman-archives.org/dalembert/items/show/821>

### Informations sur le contenu de la lettre

Incipit Je ne pensais pas devenir chef de secte...

Résumé Bienfaits de la paresse. Troupes turques au Monténégro pour réduire un rebelle. Plaisanteries sur ses prochains ouvrages : la Massue du despotisme et un traité De l'utilité de la pauvreté. Son accès trisannuel de goutte. Le marquis [d'Argens] à Aix[-en-Provence]. Caricature de Volt. se confessant.

Justification de la datation Non renseigné

Numéro inventaire 68.62

Identifiant 750

NumPappas882

### Présentation

Sous-titre 882

Date 1768-10-04

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN

(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la ficheIrène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

## Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettreNon renseigné

Publication de la lettrePreuss XXIV, n° 52, p. 442-444

Lieu d'expéditionPotsdam

DestinataireD'Alembert

Lieu de destinationParis

Contexte géographiqueParis

## Information générales

LangueFrançais

Sourceimpr.

Localisation du documentNon renseigné

## Description & Analyse

Analyse/Description/RemarquesNon renseigné

Auteur(s) de l'analyseNon renseigné

Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

---

Prieur, XXIV, 52, pp. 448-449  
4 octobre 1768 Frédéric II à D'Alembert

• 882  
• 750

442

## X. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC

cet axiome, et je ne lui connais d'activité que dans un seul point, c'est dans son inviolable et respectueux attachement pour V. M.

Il suffit de jeter les yeux sur ce qui se passe en Europe pour voir que l'espèce humaine est condamnée à ne sortir de son indolence naturelle que pour se tourmenter elle-même et les autres. Je n'en voudrais pour exemple que votre ami le Grand Turc, qui marche contre la Russie pour soutenir sans doute la religion catholique. Notre saint-père le pape ne se serait pas attendu à cet allié-là.

Je désire beaucoup de voir traiter par V. M. les autres sujets qu'elle se propose, entre autres ces deux-ci : qu'il faut chasser les philosophes des gouvernements monarchiques; et que les Etats où le peuple est le plus pauvre sont les plus heureux, parce que le peuple est sage, et sait se passer de tout. C'est une vérité dont on tâche de le persuader par l'expérience dans la plus grande partie de la terre. Heureux le pays où il a le bonheur de n'être pas éclairé jusqu'à ce point sur ses vrais intérêts!

Conservez, Sire, votre santé précieuse à des sujets qui ne recevront jamais de vous de pareilles instructions, conservez-la pour la philosophie, pour les lettres, et pour le bonheur de celui qui sera toute sa vie avec le plus profond respect et la plus respectueuse reconnaissance, etc.

## 52. A D'ALEMBERT.

Le 4 octobre 1768.

Je ne pensais pas devenir chef de secte en vous envoyant ce badinage sur la paresse, et je me targue étrangement d'avoir des philosophes pour disciples; je n'attribue cependant pas cette conversion à la force de mes arguments. Il faut être juste, et convenir qu'après avoir poussé le coursier de son imagination dans toutes les carrières métaphysiques, qu'après avoir vu le bout de toute chose ou, pour mieux dire, les bornes que l'esprit humain ne saurait franchir, on peut, après ces vains essais, se permettre

la paresse d'esprit sur les secrets de la nature, que l'homme ne déchiffrrera jamais. Il est encore vrai que la vie humaine est un jeu d'enfant où des polissons élèvent ce que d'autres ont abattu, ou détruisent ce que d'autres ont élevé; où des grimauds plus inquiets et plus ardents que la multitude troublent la tranquillité de la société; où des marmots voraces enlèvent la viande à leurs camarades, et ne leur laissent que les os. Si ces écervelés se trouvaient nés paresseux, je crois que la société n'y perdrat rien. Je ne range pas cependant le Grand Turk dans cette catégorie; il n'a pas encore assez bien appris son catéchisme pour ferrailler en faveur du suisse du paradis; il se borne à couvrir ses frontières contre les incursions des Haidamaques, et il envoie des troupes à Monténégro, pour réduire, conjointement avec les Vénitiens, un rebelle qui a soulevé cette province contre lui.

Les autres ouvrages que vous me demandez ne paraîtront pas sitôt; je destine celui que j'appelle la massue du despotisme, qui assomme la raison, pour votre patrie; je le ferai paraître en même temps que je postulerai une place à l'Académie française; et comme il faut être orthodoxe pour parler purement votre langue, ce livre, q'ri fera preuve de mon zèle contre les philosophes, me tiendra lieu de tout ce que les Vaugelas et les d'Olivet auraient pu m'apprendre. Pour le livre de l'utilité de la pauvreté prouvée par la politique et par la religion, il doit paraître à Vienne, à moins que M. van Swieten ne le mette à l'index. Cet ouvrage persuadera, je me l'assure, aux fidèles sujets de Sa Majesté l'Impératrice-Reine que l'argent d'un État n'est que pour le souverain; que tant que les peuples sont pauvres, ils sont vertueux, témoins les Spartiates, témoins les Romains du temps de leurs premiers consuls; et qu'enfin, riche, on n'hérite pas le royaume des cieux. Ce paradoxe prouvé me vaudra le pacte de famille que les puissances du Sud ont formé; il sera le sceau de la réconciliation de la Prusse et de l'Autriche, et les traitants me canoniseront. Vous voyez que mes desseins ne se bornent pas à des bagatelles, et que mes ouvrages me rapporteront plus que le *Dictionnaire de Bayle* n'a valu à ses éditeurs, et que peut-être je m'élèverai à côté de Henri VIII, auquel son galimatias théologique valut le titre inestimable de Défenseur de la foi.

La goutte, mes voyages et mes occupations ont un peu ralenti ces travaux importants. Ma santé, à laquelle vous vous intéressez si affectueusement, s'est assez bien remise. La nature m'a condamné à ramasser pendant trois années des matières qui, accumulées à un point de maturité, produisent la goutte. Ce n'est pas être maltraité que d'éprouver de trois ans en trois ans un accès de ce mal. Il faut que la patience des princes s'exerce tout comme celle des particuliers, parce qu'ils sont pétris du même limon; il faut qu'on se familiarise avec l'idée de sa destruction, et qu'on se prépare à rentrer dans le sein de cette nature dont on a été tiré.

Quant à mon marquis, pour me prouver qu'il n'est point paresseux, il entreprend le voyage d'Aix; car vous saurez que les Provençaux sont comme les juifs; de la boue de Jérusalem pour les uns,<sup>a</sup> et les eaux minérales d'Aix pour les autres, leur semblent les chefs-d'œuvre du Très-Haut. J'ai le malheur de n'être point né avec la même préférence pour notre sable, et je crois qu'on peut être bon patriote sans s'aveugler de préjugés pour sa patrie. A propos, les Suisses ont fait un dessin de Voltaire pénitent allant à confesse, qui est la plus plaisante idée que messieurs les Treize Cantons aient enfantée depuis le déluge. On y voit Voltaire, le rosaire en main, escorté de ses gardes-chasse, suivi de son père Adam, de sa cuisinière et de son cocher; un singe porte le crucifix devant lui, et l'âne de la Pucelle, qu'on mène derrière lui, en faisant des pétarades, fait tomber de dessous sa queue toutes ses brochures, et surtout le petit poème contre vos amis les Génevois.<sup>b</sup> Rangeons cela sur la liste des sottises paisibles, et souhaitons qu'il ne s'en fasse point d'autres.

Puissiez-vous vivre en paix, recouvrer entièrement votre santé, et vous bien persuader que personne ne s'y intéresse plus que moi, pour l'honneur des lettres, du bon sens et de la philosophie! Sur ce, etc.

<sup>a</sup> Les juifs orthodoxes qui vivent hors de leur pays ont coutume de mettre une poignée de terre de Jérusalem sous le corps de leurs morts, afin que ceux-ci reposent sur terre sainte.

<sup>b</sup> Voyez t. XXIII, p. 137.